

LES DIEUX D'UN SANS-DIEU

› Franz-Olivier Giesbert

C ’

est le livre d'une vie : *Cosmos* (1) de Michel Onfray est une sorte de traité de l'« onfrayisme » mais, le mot sonnant mal, on proposera « michelisme », qui rend mieux le caractère intime de cet ouvrage. C'est avec le même mot « michelisme » que l'on pourrait définir la philosophie de Montaigne, notre ami à tous, qui sait si bien nous parler à l'oreille et dont, curieuse coïncidence, Onfray porte le prénom. Même s'il ne la revendique pas, l'auteur de *Cosmos* est dans la filiation de l'ancien maire de Bordeaux, qu'il cite au demeurant souvent : avec Voltaire, Montaigne n'est-il pas l'un de ceux qui apportent les meilleures réponses à tout, notamment au grand fracas provoqué par le crime du 7 janvier contre la liberté et *Charlie Hebdo* ?

Cosmos est, comme les *Essais* de Montaigne, un traité personnel de sagesse. Après que le terrorisme islamiste a mis notre cher et vieux pays en état de choc, le livre de Michel Onfray est un antidote à toutes les intolérances. Le roman du monde. Un hymne à la nature et à l'univers. Un grand voyage d'initiation philosophique. Une célébration de la vie, de la vastitude, du vin, du champagne, de l'amitié, des graines, de la peinture, des jardins, des anguilles et j'en oublie.

Curieux de tout et auteur d'une œuvre abondante, Onfray tient à la fois d'Hercule et de Tintin reporter. Les deux en un. C'est aussi un ogre qui avale tout, les histoires, les disciplines, les continents. Dans *Cosmos*, il donne dans tous les registres. Il raconte le darwinisme, évoque le langage des acacias, circule à travers les siècles, dénonce la corrida, chante les animaux, s'extasie devant des œuvres d'art ou casse des mythes ancestraux. Il ne cesse d'ouvrir des portes. Avec des morceaux de bravoure comme les pages sur le fascinant *Testament de Jean Meslier*, un incroyable curé de campagne du XVIII^e siècle, athée, révolutionnaire, graphomane et végétarien. Sans parler du chapitre sur la botanique de la volonté de puissance, où les plantes apparaissent, soudain, très nietzschéennes.

Franz-Olivier Giesbert est écrivain et éditorialiste au *Point*. Dernier ouvrage paru : *L'animal est une personne* (Fayard, 2014).

Mettons tout de suite en garde les faux lecteurs, espèce qui se reproduit très vite à l'ère de la sous-culture numérique. Les Verdurin de l'an 2015 adorent pérorer dans un bruit de volière sur des ouvrages qu'ils ne connaissent que par oui-dire ou par Wikipédia. Ils risquent de se laisser berner par le sous-titre de *Cosmos* (« Une ontologie matérialiste ») ou par le souvenir d'un best-seller ancien d'Onfray, le *Traité d'athéologie*, qui démolissait sans pitié les trois monothéismes.

Ne pas confondre : *Cosmos* est un livre de construction, pas de démolition. Sans doute est-il souvent arrivé à Onfray, dans le passé, de philosopher au bulldozer, dans la foulée de son maître Nietzsche, qui préconisait, de philosopher au marteau. En ont fait les frais Kant, Sartre, Heidegger ou Debord, si tant est que l'on puisse considérer ce dernier comme un philosophe ou même comme un penseur.

Mais, depuis des années, Michel Onfray nous a aussi fait découvrir, aimer ou admirer des philosophes de toutes sortes, notamment à travers sa monumentale *Contre-histoire de la philosophie*. Il l'a fait avec gourmandise et générosité pour Nietzsche et Camus, ses maîtres, mais aussi pour Plotin, pour l'hérétique Giordano Bruno, mort sur le bûcher, et pour beaucoup d'autres comme Henry David Thoreau, le pape américain de la désobéissance civile. *Cosmos* est dans cette veine-là, celle du partage, même si l'auteur ne peut s'empêcher de fustiger de temps en temps le christianisme par exemple : on ne se refait pas.

C'est le livre d'un honnête homme du XXI^e siècle, qui nous dit sa vision du monde. Un mécréant hédoniste qui a quand même « appris à lire et à écrire avec la bonne du curé », à qui ses parents l'avaient confié. Avec elle, se souvient-il, il avait droit à « une leçon de choses perpétuelle » dans la campagne normande. Aussi matérialiste se prétend-il, Onfray n'en est pas moins habité par une sorte de transcendance.

Car il y a de la transcendance dans *Cosmos*. Celle de l'immanence et de la nature. S'il fallait donner un autre titre à ce livre, on choisirait « La foi d'un païen », ou bien « Le dieu d'un panthéiste », ou encore « Un credo paganiste ». Ce grand traité du « michelisme » est porté par un élan qui, comme dirait Giono, nous emmène là où les oiseaux ne vont jamais. On y respire le vent du large ; il fait du bien.

Avant de poursuivre notre périple dans *Cosmos*, un petit détour par l'actualité du début d'année. Quand on demande à Michel Onfray où il en est sur le plan religieux, il répond : « Les religions à Dieu unique sont toujours intolérantes. Celles des panthéistes ne le sont jamais. Si on a plusieurs dieux, il y a toujours de la place pour un autre. Quand saint Paul arriva à Athènes, il y avait un autel au Dieu inconnu au cas où les Grecs en auraient oublié un, en plus du Dieu de la foudre, du feu ou de la mer. Si le monothéisme est une religion excluante, le polythéisme est agglutinant : sur son passage, il ramasse tous les dieux possibles et imaginables. »

Faut-il mettre tous les monothéismes dans le même sac ? Alors, Onfray : « Je sauve le judaïsme parce que c'est une religion nationale, donc locale. Comme elle n'a pas de vocation universelle, elle n'aura finalement causé de dommages qu'aux Palestiniens. Ce qui n'aura été le cas ni du christianisme ni de l'islam : dans les siècles passés, ils ont porté la guerre et l'intolérance sur tous les continents. Aujourd'hui, on n'a plus rien à craindre du christianisme. Les civilisations se font avec des soldats et il n'en a plus. Donc, plus de bûchers ni d'inquisition. En revanche, l'islam, qui a la même ambition universaliste, est une religion en pleine forme avec une armée planétaire. »

À rebours de l'islam et du christianisme, le « michelisme » n'est ni un monothéisme ni un polythéisme. C'est un panthéisme épicurien, pas très éloigné du *credo* de Spinoza : « Dieu, c'est-à-dire la nature » (*Deus sive nature*). Un système échafaudé par un philosophe, non pas en chambre, mais de plein air, qui est pourvu d'un solide appétit de

vivre. Il y a dans cet ouvrage une espèce d'ivresse contagieuse, quelque chose de sensuel, de charnel et de profondément gionesque, avec une empathie pour les bêtes et un amour de la nature, qui rappellent précisément l'esprit de Gono dans *Que ma joie demeure*.

Pour un peu, on verrait bien Onfray nous dire comme Gono dans l'un de ses chefs-d'œuvre, *Solitude de la pitié* : « On ne peut pas isoler l'homme. Il n'est pas isolé. Le visage de la terre est dans son cœur. » Ou comme le même Gono dans *Manosque-des-Plateaux* : « Elle est ma chair, cette terre rouge de thym ; les branches ont crevé ma peau, je suis hérissé de feuillage, et me voilà maintenant comme une lagremuse (2), tout chaviré de mon cœur tumultueux. »

Aux religions à Dieu unique, il semblerait que l'humanité n'aurait à opposer, ces temps-ci, que le nihilisme, le cynisme et la cupidité. Michel Onfray nous offre une autre voie. Avec humilité, sans faire le beau ni le cuistre. Il entend d'abord nous donner tous les outils, tous les éléments, pour un état des lieux. À nous de tirer la « substantifique moelle » du livre avant de mettre sur pied notre propre système philosophique. Notre *credo* « maison ».

C'est le livre qu'on attendait. Onfray nous devait cette mise à plat puissante, érudite mais facile à lire. Si *Cosmos* coule de source, c'est sans doute à cause de sa sincérité : de bout en bout, cette somme s'appuie sur le vécu et l'expérience d'un ancien petit garçon, fils d'ouvrier agricole, qui a commencé à penser le monde à Chambois, un village normand de cinq cents habitants, en courant dans les forêts et les champs. Un parcours qui rappelle celui d'Albert Camus, qui avait eu la révélation panthéiste, quelques décennies auparavant, en contemplant la mer à Tipasa, non loin d'Alger (3).

Gageons qu'Albert Camus avait éprouvé le même élan face à la nature, ce sentiment d'harmonie qui vous envahit en lisant *Cosmos*, livre apaisé qui, on l'espère pour elles, sera le breviaire des nouvelles générations. Leur guide pour mieux connaître l'univers, notre destin et le reste, en apprenant aussi à mieux se connaître soi-même.

1. Michel Onfray, *Cosmos*, Flammarion, 2015.

2. Lézard gris.

3. Albert Camus, « Noces à Tipasa », in *Noces* suivi de *l'Été*, Gallimard, 1959, coll. « Folio », 1972.